

Sur la route, j'ai perdu quelque chose

roman

Christophe Gervot

Christophe Gervot

Sur la route,
j'ai perdu quelque chose
roman

© Christophe Gervot, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6171-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Always dancing, always dancing
Never ever getting tired.*

Mike Scott,
Universal Hall.

I

Je l'ai rencontré par hasard, à Paris, cette ville qui n'est pas faite pour les rencontres. Au métro Gare de l'est, il regardait, comme moi, une affiche pour une méthode ou un institut de lutte contre les insomnies. L'homme qui avait posé pour la photo avait, comme moi, des cernes sous les yeux. Lui, il était assis en retrait, sur un banc. La rame est arrivée. En face de moi, dans le wagon, étaient assis deux jeunes hommes, qui parlaient sans retenue de leur vie. Il était difficile de ne pas comprendre qu'ils formaient un couple. L'un d'eux s'aperçut que je souriais et me regarda d'un air mi-interrogateur, mi-entendu. Je me demandais si, des années après, je pouvais encore plaire.

Montparnasse-Bienvenue, gare Montparnasse. Je m'assois à ma place dans le train à quai. Plus tard, il entre dans la voiture, lui aussi. Il me demande, en me tutoyant - ce qui me touche - si c'est bien le train pour Nantes. Je le reconnais, avec sa chemise à carreaux bleue, ses chevaux bruns bouclés. Oui, c'est bien le train pour Nantes. Il s'assoit de l'autre côté de l'allée, prend un journal.

Je lisais, moi aussi, un livre de Fernand Oury. Pourquoi m'avait-il tutoyé, pour nos âges proches, parce qu'il en avait envie, parce qu'il m'avait déjà vu sur la ligne Paris-Nantes ?

Quand je le regardais, de temps en temps, je le trouvais beau, et même, déjà, attachant.

La nuit tombait. À Nantes, sur le même quai, la correspondance pour ma destination. Il est encore là, dans ce wagon express régional qui file vers cette petite ville de Loire-Atlantique. Nous parlons un peu. Il me demande si je vais souvent à Paris, comme lui, et je réponds que souvent, non, mais régulièrement. Avant d'arriver à la gare où nous descendons, il me glisse une carte avec son numéro de téléphone. Geste énigmatique, bienheureux. Dans la lumière de la gare, avant de retrouver mon père qui m'attend, j'ai le temps de lire son prénom : il s'appelle Bruno.

J'ai laissé passer le temps. Je travaillais, j'étudiais, je préparais le concours de professeur des écoles. Seul, par correspondance. Je louais un petit studio en Maine-et-Loire, près de la ville où j'avais fait mes études. J'y étais retourné pour être près d'un psychanalyste, ce médecin à qui j'avais demandé, plus d'un an auparavant, une psychothérapie, parce que je n'arrivais plus à dénouer les fils de ma vie, parce que j'avais voulu en couper certains, mais la trame tout entière s'en était déchirée, et je ne pouvais plus, malgré moi, renouer avec les fils anciens, retrouver le désir.

J'y étais retourné pour retrouver aussi mes amis, ceux qui m'avaient pris dans leurs rets de bonté, d'attention, ceux avec qui je parlais de peinture, de musique et de littérature, il y avait peu.

Et puis pour fuir un peu, aussi, la maison familiale avec tous ses abus, ses impasses, et mes parents, et leur opacité.

Une fois par mois, je me rendais à l'hôpital spécialisé des bords de Loire. Un médecin m'y recevait et m'ordonnait des médicaments pour dormir. Je diminuais les doses, me passai d'anxiolytiques. Mais chaque soir, il me fallut quelque chose pour dormir. Là, les doses variaient, un médicament s'ajoutait. Mon analyse ne me semblait mener à rien, tourner en rond. Un soir, je fus « au bout du rouleau », ce que je téléphonai à l'analyste. Il faut parler à quelqu'un ce soir, dit-il, à un ami. Et puis : il y a un psychiatre de garde au CHU. Je ne voyais pas à qui parler. Je m'endormis sous médicaments. Le lendemain, à l'hôpital des bords de Loire, le médecin m'ordonna un antidépresseur, une vraie potion magique. Là, j'eus envie, je vis des amis. Deux mois après, je n'en pris plus.

Je fuyais la maison, mais chaque semaine, j'y retournais. Mes séances, de retour à Angers, commençaient invariablement par : ce week-end, je suis rentré à la maison. Et suivaient toute mon amertume et mon insatisfaction. Un jour, peut-être, je passai à « Je suis allé chez mes parents ». Cette maison de là-bas, y étais-je chez moi ?

J'ai laissé passer le temps, puis j'ai repris la carte de Bruno : c'était un numéro

de portable. J'hésitais à appeler.

« Ah oui, Christophe ! Je suis à Nantes pour chercher du travail... Oui, depuis six mois... attends, je vais à Paris bientôt, je peux descendre à Angers... »

Les choses allaient s'emballer, la trame se nouer.

« C'est d'accord, tu peux m'appeler au... »

J'avais fait installer le téléphone chez moi, dans cette grande maison de vieille dame où j'avais un studio dont la porte intérieure ne fermait pas à clef, pour que mes amis puissent m'appeler. Mais d'appel, je n'en eu pas de ces amis d'avant dont j'espérais, en vain, une visite. En vain peut-être à cause des kilomètres qui me séparaient du centre-ville, mais aussi à cause des distances que chacun prenait avec une histoire difficile. Au moins servirait-il pour Bruno, peut-être.

J'avais pris un abonnement à l'une des piscines municipales. Je suivais des cours collectifs, parce qu'il ne restait de place nulle part pour des cours individuels. Deux fois par semaine, j'essayais d'apprendre à nager, parce qu'il le fallait bien, pour le concours.

« Il n'y a pas de raison que vous n'appreniez pas à nager » avait dit le psychanalyste à qui je me plaignais de ne pas progresser.

Quand il appela pour dire : j'arrive demain par le train de... j'eus la sensation de reprendre le chemin.

Il pleuvait à verse, le lendemain, quand je l'attendais sur le quai. Il apparut entre les voyageurs, et sourit. Je l'accueillis de même, et lui serrai la main, sa main droite, et le bras. Nous avons peu parlé, mais les mots s'étaient enroulés autour de nous comme un manteau de pluie, et protégeaient encore nos hésitations et les quelques silences qui restaient à venir. Dans la voiture, une musique d'Astor Piazzola, *oblivion*, nous fit nous reconnaître dans des goûts partagés. Il restait pour le week-end à Angers, je lui proposai de l'accueillir chez moi.

Nous fîmes les disquaires, découvriâmes une exposition d'art contemporain dans la galerie du Nouveau Théâtre, allâmes au cinéma, le soir. Il coucha dans mon lit, et moi sur le tapis. Il aurait voulu l'inverse, ou que nous couchions tête-bêche dans le lit à une place. Je ne savais pas, ou je craignais ce que cela aurait provoqué chez moi, alors non.

J'ai rêvé que : *Bruno me proposait de coucher tête-bêche avec Nadège, son amie, chez lui. Je refusais.*

« *Tête-bêche* , comme les nazis enterraient les cadavres des juifs dans les fosses communes, je l'ai vu dans *Shoa*.

— Oui, il y a la mort qui plane au-dessus de tout ça. »

Il est reparti le dimanche, vers Paris. Sur le chemin de la gare, dans le soleil, il m'a dit : « Je voudrais vivre avec toi. » Comme c'était équivoque, je n'ai rien répondu, je l'ai juste regardé. Il avait des cernes sous les yeux, lui aussi.

Nous avions convenu de nous rappeler.

L'année avançait. Au printemps, sur le divan de mon analyste, je dis que je voulais arrêter là, arrêter mon analyse (j'avais la sensation qu'elle ne m'apportait rien).

« Pourriez-vous, en quelques phrases sibyllines, m'expliquer quel est votre désir ? » avait-il demandé.

Sur le coup, je n'expliquais rien, mais sur le trajet de retour, je pensai : « avoir une femme ».

À la séance suivante, je lui dis ça : « avoir une femme.

— Ça me paraît consistant. J'entérine. Mais vous aurez peut-être besoin d'une autre tranche, un jour. »

Soit, on se salua. Je repartis vers ma maison des bords de Loire. On verra bien. Je regagnai mes nuits sous médicaments. Ça, non, je ne l'avais pas retrouvé, le sommeil.

Je passai quelques jours chez mes parents et sans analyse. Quelques jours difficiles : tout n'était pas réglé pour moi.

De retour à Angers, j'appelai : « Pouvez-vous me reprendre en analyse ? » Il accepta.

Il y avait des moments où, pendant les séances, ou après, nous parlions littérature, philosophie ou même politique. Je m'apercevais alors de l'étendue de sa culture, avec un certain étonnement, car je ne pensais pas, jusqu'alors, que les médecins étaient particulièrement cultivés. Mais il était analyste, c'est vrai. Je n'était pas sûr non plus qu'il partage mes opinions politiques, je l'imaginais plutôt à droite, pour ses critiques envers les fonctionnaires des hôpitaux, ou à cause du journal qu'on trouvait dans sa salle d'attente, notamment. Pourtant, je souhaitais presque avoir terminé mon analyse et le revoir comme un ami. Il n'était mon aîné que de dix ans, pas plus.

Alors j'en repris pour quelques mois avec lui, jusqu'à ce que je quitte la ville